

**KENNEDY**



Thomas Snégaroff

**KENNEDY**

Une vie en clair-obscur

DUNOD  
POCHE

Maquette de couverture : Nicolas Wiel

Illustration de couverture :

Le président John F. Kennedy rend visite à la 82<sup>e</sup> division  
aéroportée basée à Fort Bragg, Caroline du Nord,  
12 octobre 1961. Ph. Cecil Stoughton

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

©Armand Colin, 2013, 2017 pour les précédentes éditions

© Dunod, 2023 pour l'édition de poche

11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-10-085657-2

J'ai écrit ce livre presque totalement à la main, allongé et sur un lit de l'hôpital Cochin à Paris. Pendant que la perfusion apportait son remède au mal qui me rongeaient. J'avais, fort heureusement, rassemblé la documentation et l'essentiel de mes idées avant d'entrer dans ce tunnel de plusieurs mois. Les sources primaires et secondaires étaient soigneusement consignées dans des fichiers bien nommés dans mon ordinateur portable. Le plan était à peu près clair. J'allais entrer dans la période heureuse de la rédaction. Je m'étais alors fait une idée assez précise de John F. Kennedy. Son corps m'intéressait particulièrement. J'avais déjà abordé la question de l'incarnation dans un livre publié l'année précédente chez le même éditeur. Je regardais, impressionné, un jeune homme qui souffrait mais qui ne se plaignait jamais et qui, même, allait dépasser ses souffrances pour réaliser le rêve de son père. Cela, vous le lirez dans ce livre. Mais vous ne lirez pas ma fascination pour un homme qui ne se plaint jamais. Et c'est la maladie, ma maladie qui me l'a appris. Je n'avais qu'une connaissance théorique de la souffrance physique et

d'une chambre d'hôpital. Une appendicite qui m'avait privé d'une projection d'*E. T. L'extraterrestre*, un samedi au milieu des années 1980. Depuis, rien, sinon la souffrance des autres.

Et puis, cette tumeur et la douleur bientôt, les nausées, la faiblesse. Et, face à cela, je me plaignais, tout le temps et presque à tous... Et soudain, le culte que je vouais à la force de Kennedy se transforma en suspicion. Son bilan médical était bien pire que le mien et surtout s'étendait sur des années et des années. Et son silence, son refus permanent de se plaindre. Cela ne collait pas avec ce que je vivais. Cela ne collait pas avec ce qu'il vivait. Il y avait autre chose. Cette autre chose, que vous découvrirez dans ce livre, est devenue une obsession pour moi et bientôt la clé pour entrer dans cette vie en clair-obscur.

François Mauriac l'avait écrit dans les années 1920 : « Pour tenter l'approche d'un homme disparu depuis des siècles, la route la meilleure passe par nous-mêmes. »

Et puisque l'occasion est ici trop belle, j'offre ce livre à l'humanité bienveillante du professeur Bouscary, au professeur Tamburini et à leur équipe si dévouée, ces humains qui passent leur vie à prolonger celle des autres.

# Avant-propos

---

Écrire une biographie de John F. Kennedy a quelque chose d'intimidant. Parce que le destin qui s'y joue est exceptionnel, la tentation est forte d'écrire l'histoire d'un grand homme, d'en omettre les parts d'ombre pour ne garder que le mythe. Mais l'historien ne peut écrire une hagiographie, répéter une légende dorée construite par des partisans sans aucun autre souci que de réécrire l'histoire. Les mythes n'intéressent l'historien que s'ils sont interrogés, confrontés à un moment, à une historicité. Le risque est alors de s'éloigner de la biographie, de la vie d'un homme, pour écrire uniquement l'histoire de la construction d'un mythe. Sujet passionnant, qui traverse ce livre mais qui n'en épuise pas le contenu.

L'autre écueil consisterait à ne s'intéresser, dans une recherche aussi vaine que peu fiable scientifiquement, qu'à ces parts d'ombre. Gloser sur des rumeurs de l'époque, qu'aucun témoignage crédible ne vient corroborer, est aux antipodes du travail de l'historien. Cela étant, il ne peut balayer d'un revers de la main les moments troubles, les mensonges, les manipulations qui font aussi une existence.

En somme, raconter une vie claire obscure, dans laquelle les parts d'ombre permettent, paradoxalement, d'éclairer les instants inondés de lumière.

En collant au plus près au corps de John Kennedy et en s'appuyant notamment sur les très nombreux souvenirs de ceux qui l'ont connu, ce livre propose d'approcher cet homme qui dans la vie, comme dans la mort, aura marqué le xx<sup>e</sup> siècle de son empreinte.

Comment ce jeune homme à la santé si fragile, promis à une mort prématurée certaine a-t-il pu devenir le symbole de la jeunesse triomphante et éternelle ? Voilà la question qui traverse le livre.



# Racines

---

Le ciel est gris mais lumineux, ce mardi 29 mai 1917. Le terrible orage qui a secoué Boston la veille est terminé. Les rues boisées de Brookline ont retrouvé leur calme habituel. Les maris sont partis travailler en voiture ou en trolleybus à Boston. Parmi eux, Joseph Patrick Kennedy au volant d'une Ford T achetée à crédit qui fait sa fierté.

La journée s'annonce palpitante pour ce bel homme ambitieux. Dans quelques heures, il sera élu au Conseil d'administration de la Massachusetts Electric Company faisant de lui, à 28 ans, l'un des plus jeunes Américains nommés à un tel poste dans une grande entreprise. Lui qui annonçait à 25 ans vouloir devenir millionnaire dix ans plus tard est sur la bonne voie. Son sourire illumine son visage parsemé de taches de rousseur alors qu'il roule vers Boston. Peu lui importe alors que l'Amérique soit en guerre depuis presque deux mois. Contrairement à ses anciens condisciples de Harvard, Joseph n'a aucune envie de s'engager dans une guerre qui lui paraît lointaine et absurde. Les quatre millions d'affiches «*I want you in the US Army*» sur lesquelles Uncle Sam le pointe du doigt ne produisent pas

le sursaut patriotique escompté. Joe est un Américain comme les autres. Sur le million de volontaires espérés par le président Wilson, seuls 73 000 Américains répondront à l'appel lancé par Oncle Sam. Roulant vers Boston, Joe sait déjà que, jeune père, il échappera à la conscription obligatoire décidée dix jours plus tôt. En revanche, obsédé qu'il était par son enrichissement personnel, profiter de la guerre pour s'enrichir ne lui déplairait pas... En septembre 1917, il devient directeur général adjoint des chantiers navals de Fore River à Quincy dans le Massachusetts pour le compte de la puissante firme Bethlehem Steel. Une façon de soulager sa conscience en participant, pour 15 000 dollars par an, à l'effort de guerre. Une façon, aussi, au prix d'un travail acharné, de tisser des liens avec une étoile montante de la politique américaine, Franklin D. Roosevelt. C'est aussi à l'issue de cette expérience professionnelle que Joe devient courtier chez Hayden, Stone and Company, une prestigieuse firme de Boston. C'est là qu'il comprendra comment faire fortune en spéculant à la bourse, et il ne s'en privera pas.

Mais ce mardi n'est définitivement pas comme les autres. Les pensées de Joseph vont aussi vers Rose, sa jeune épouse.

Depuis la veille, la voiture du docteur Edward O'Brien est garée devant le 83 Beals Street, l'adresse du jeune couple Kennedy qui a acheté, il y a trois ans, cette belle maison bourgeoise de sept pièces dans un quartier protestant de Brookline. Recouverte de bois gris et flanquée d'un large porche accueillant, elle a immédiatement plu à Joseph et à Rose qui venaient

à peine de se marier. Plus tard, Rose conservera la nostalgie de leur première maison, quitte à y voir une patine qu'elle n'avait pas, cette maison ayant été construite en 1909 :

« C'était une belle vieille maison à l'ossature en bois avec bardage à clins, sept chambres, plus deux petites dans le grenier aménagé, le tout sur un petit terrain avec quelques buissons et des arbres. Elle se serait parfaitement intégrée dans la plupart des rues américaines. »

Elle correspond exactement au rêve d'ascension sociale du jeune couple. Quitte à lourdement s'endetter – 6 500 dollars – mais Joe a confiance dans l'avenir. Et l'avenir lui donnera raison.

La maison est parfaitement en ordre. La servante, Mademoiselle Romano, une jeune Italienne, fait du bon travail. Rose apprécie son sérieux et aime, plus que tout, pouvoir lui parler français, héritage de ses années de lycée et de celles passées dans l'une des prestigieuses écoles du couvent du Sacré-Cœur. Là, elle y avait appris les bonnes manières qui font d'elle une parfaite ménagère. Elle avait d'autres ambitions, souhaitant poursuivre à l'université privée de Wellesley après le lycée Dorchester. Mais son père, un temps d'accord, l'en avait dissuadée, convaincu par les arguments de l'archevêque de Boston, William Henry O'Connell, qui n'appréciait guère que la jeune fille intègre une université protestante. Finalement, après une crise familiale, Rose avait obéi. Quelques décennies plus tard, dans ses mémoires, elle se l'avouera :

«J'étais en colère contre mes parents pendant des années. J'étais en colère contre mon Église. Même si j'aimais mon père, je ne lui ai jamais vraiment pardonné de ne pas me laisser y aller. C'est une chose qui m'a rendue un peu triste toute ma vie.»

Au premier étage, dans la chambre des parents, le docteur O'Brien et une infirmière ont déplacé le lit vers la fenêtre pour profiter de la lumière du jour. Il est temps de téléphoner au docteur Frederick Good, jeune professeur d'obstétrique à l'Université Tufts qui, pour la somme rondelette de 125 dollars, doit donner la vie. Il est midi et la naissance du deuxième enfant Kennedy est proche. Pas question que Rose accouche à l'hôpital, considéré à l'époque comme insalubre parce qu'il prenait d'abord en charge les plus indigents de la société. D'autant plus que Rose fait entièrement confiance au Dr Good, un ami de la famille surnommé «Fred». Un peu moins de deux ans plus tôt, il l'avait aidée à mettre au monde son premier enfant, Joseph Jr. Il sera présent pour la naissance des neuf enfants Kennedy que Rose mettra au monde.

Rose aimerait une fille, mais en bonne catholique, elle se contentera de ce que Dieu aura choisi pour elle. Malgré son jeune âge, le Dr Good est un peu vieux jeu. Il n'est pas rétrograde au point de respecter à la lettre la parole divine :

«Il dit à la femme : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur.»

Non, ce dont il ne veut pas entendre parler, c'est de cette nouvelle technique d'accouchement sans douleur qui est très à la mode depuis son introduction en 1914. Le « *twilight sleep* », ce mélange de morphine et de scopolamine, ne lui inspire aucune confiance. C'est pourtant un traitement efficace puisqu'il permet à la mère d'échapper à la douleur sans perdre pour autant conscience.

Et peu importe si ses confrères ne cessent de lui rappeler les risques de l'éther sur la mère et le bébé. C'est une technique ancienne et qui a fait ses preuves. Sans doute ignore-t-il qu'au Royaume-Uni elle a déjà tué plus de 15 000 femmes... La reine Victoria n'a-t-elle pas donné naissance à son huitième enfant, le prince Léopold, sous chloroforme en 1853 ? Non, définitivement, aucun doute, c'est ainsi que le Dr Good procède depuis ses débuts et c'est ainsi qu'il entend bien procéder à nouveau avec Rose Kennedy dont la poche des eaux vient, à l'instant, de se rompre. Très rapidement, les quelques gouttes d'éther aspirées par le nez produisent leur effet et plongent Rose dans un sommeil léger qui réduit considérablement les douleurs dues aux contractions, mais qui oblige le docteur Good à sortir le bébé à l'aide des forceps, la mère ne pouvant pousser. Quelques minutes plus tard, en se réveillant, Rose tourne la tête vers la gauche et découvre son deuxième fils dans le petit berceau de bois peint en blanc sur lequel elle a accroché un chapelet. Pour se remettre pleinement de cet accouchement, elle restera allongée trois longues semaines. Durant cette période essentielle de la vie du bébé, une infirmière est embauchée

par les Kennedy pour 25 dollars par semaine. Puis, pour les tâches quotidiennes, c'est Katherine Convoy, «Kit» pour les Kennedy, une jeune femme née en Irlande qui, pour 3 à 4 dollars par semaine, donne le bain, change et lave les couches et les vêtements du nouveau-né. Rose, quant à elle, le nourrit – partiellement – au sein, une pratique considérée alors comme démodée mais à laquelle elle tient plus que tout. Sa longue convalescence l'empêche d'assister au baptême de son deuxième fils car elle a insisté pour qu'il ait lieu très rapidement après la naissance. Pour cette dévote, le plus important est qu'il soit baptisé coûte que coûte. C'est chose faite le 19 juin 1917 dans l'église familiale de Saint Aidan.

Quant à l'éducation qu'elle souhaite donner à ses enfants, Rose a, là aussi, sa bible. Un livre très populaire sorti en 1915, *The Care and Feeding of Children*, écrit par le docteur L. Emmett Holt. Parmi de très nombreux conseils, ce grand pédiatre conseille aux mères de ne pas jouer avec les bébés de moins de six mois et surtout de ne pas les embrasser : «La tuberculose, la diphtérie, la syphilis et beaucoup d'autres maladies graves peuvent être transmises ainsi.» Une distance dont souffriront les enfants de Rose. Le bébé qui vient de naître, John Fitzgerald Kennedy, écrira, adolescent, à son ami Charles Spalding :

«Ma mère ne m'a jamais pris dans ses bras. Jamais... Jamais. Quand j'allais me coucher le soir, je prenais mon chien dans les bras en imaginant que c'était ma mère.»

John. Bientôt, personne n'appellera ainsi ce bébé maigrelet aux grands yeux bleus. Pour la famille et les amis, ce sera Jack. Mais pour le monde, ce sera John Fitzgerald Kennedy. Un nom qui porte en lui l'histoire de deux familles irlandaises ayant fui la famine à partir de 1845. Une histoire américaine, en somme.

À quelques années près, venus d'Irlande, deux des arrière-grands-pères du petit John auraient pu effectuer la grande traversée d'une quarantaine de jours vers Boston sur le même bateau. Patrick Kennedy y accoste en 1849; Thomas Fitzgerald au milieu de la décennie suivante. Lors de la traversée, le premier, un bel homme, costaud, roux et aux yeux bleus a rencontré celle qui deviendra sa femme, Bridget Murphy. Thomas Fitzgerald, un petit brun au visage large et souriant, rencontrera sa future épouse Rosanna Cox à Boston où ils se marieront en 1857.

Jamais les Kennedy ne reverront leur famille restée au pays. Ce grand déchirement qu'est l'exode, les Kennedy et les Fitzgerald ne sont pas les seuls à l'avoir connu. Entre 1845 et 1854, 1,5 million d'Irlandais n'ont eu d'autre choix que de quitter leur terre. Une terre humiliée par les Anglais depuis déjà deux siècles. Une terre qui a payé cher son ralliement aux Stuart dans les années 1640 une fois qu'Oliver Cromwell aura pris le pouvoir en Angleterre et exécuté le roi Charles I<sup>er</sup> en 1649. *Old Ironsides* – le surnom de Cromwell – organise une véritable croisade contre la catholique Irlande. Lui, le puritain intransigeant et ses successeurs affament le pays, le maintiennent dans l'illettrisme pour éviter les soulèvements et le plongent dans des guerres d'une

atroce brutalité. Mais, paradoxalement peut-être, la seule institution qui survivra pleinement, c'est l'Église catholique directement sous l'autorité de Rome.

Au milieu du XIX<sup>e</sup>, l'Irlande est très probablement le pays le plus pauvre d'Europe. Privée de révolution industrielle par l'Angleterre, l'Irlande est un pays à la ruralité archaïque. Les exploitations sont petites et donc fragiles, fruit d'une décision de Cromwell d'obliger la transmission des terres catholiques non plus au fils aîné mais à tous les fils. La pomme de terre est la principale source de subsistance, facile à cultiver et très nourrissante pour des familles nombreuses, quoique durement frappées par la mortalité infantile. Les Irlandais sont habitués à de récurrentes disettes. Mais celle qui frappe le pays en 1845 devient rapidement dramatique. Un parasite, le mildiou – venant, comble de l'ironie, d'Amérique – entraîne une chute de la production de pommes de terre de l'ordre de 40 %. Les premiers paysans à fuir sont les plus pauvres après l'anéantissement total de la récolte de 1846. Patrick Kennedy et Thomas Fitzgerald tiennent bon et sont soulagés de voir la situation s'améliorer nettement en 1847. Mais un an plus tard, le mildiou frappe à nouveau, détruisant la totalité des récoltes. C'est à ce moment-là que leur départ devient évident. Quoiqu'il faille un peu distinguer leurs situations. Thomas Fitzgerald fuit clairement la misère et une mort quasi certaine dans son comté de Limerick dans le sud-ouest de l'Irlande. Patrick Kennedy vient, lui, d'un comté relativement épargné, le comté de Wexford dans le sud-est du pays, et part tenter sa



chance en Amérique. Une fois arrivés à Boston, les deux hommes ont tout à reconstruire.

Pour l'immense majorité des Irlandais de Boston, pas question de travailler la terre. Ils s'engagent sur les docks ou dans les usines, tout sauf l'agriculture qui les a forcés à l'exode. Patrick Kennedy n'échappe pas à la règle. Il passe quelques années à enchaîner les petits boulots. Il a durant cette période quatre enfants dont un seul fils, Patrick Joseph né en janvier 1858, qui meurt du choléra. Neuf ans passés à Boston, c'est cinq de moins que l'espérance de vie d'un Irlandais en Amérique au milieu du XIX<sup>e</sup>. Comme l'écrivent joliment deux biographes des Kennedy, «le premier Kennedy à être arrivé au Nouveau Monde a été le dernier à mourir dans l'anonymat». Son épouse, Bridget, n'est pas du genre à se laisser dépérir. Son fils est l'objet de toutes ses attentions. Il est l'avenir de la famille et ses sœurs n'en ont que pour Patrick Joseph que l'on surnomme rapidement «P.J.». Bridget est embauchée dans une mercerie près des docks d'East Boston, là où son mari avait travaillé en arrivant. Dans la journée, les voisins apportent du pain et de la soupe aux quatre enfants qui auraient été, sinon, livrés à eux-mêmes. À force de courage et de volonté, Bridget devient propriétaire de la mercerie. Mais la famille, très unie, ne roule pas sur l'or, loin de là. Dès l'adolescence, P.J., le fils adoré, commence à travailler. Comme docker, évidemment. Il aide sa famille et gagne suffisamment pour mettre un peu de côté chaque jour. À 22 ans, il achète une taverne dans le quartier délabré de Haymarket Square et réussit là où tant et tant d'autres Irlandais ont échoué dans cette aventure: il reste sobre! Les affaires

vont si bien que quelques années plus tard, avant même ses 30 ans, P.J. met la main sur une deuxième taverne. Pourquoi s'arrêter en si bon chemin alors que la chance – au prix d'un travail harassant – lui sourit? Le jeune Kennedy se lance alors dans l'importation d'alcools fins d'Europe et d'Amérique latine. Sa spécialité est le scotch qu'il fournit aux meilleurs hôtels et restaurants de Boston. Mais il en faut plus pour se faire un nom, pour devenir quelqu'un qui compte véritablement dans la communauté irlandaise de la ville. Et à cette époque, le meilleur moyen, c'est de faire de la politique. P.J. a des atouts. Son visage amène et souriant, ses yeux bleus, sa crinière rousse et sa moustache en crocs en font un représentant parfait des Irlandais. Il est pour la première fois élu en 1884 à la Chambre des représentants du Massachusetts puis à deux reprises au Sénat de ce même État. Kennedy devient une figure respectée de la communauté irlandaise qui parvient même à élire un de ses membres, Hugh O'Brien, à la mairie en 1888. Pour ceux que l'on appelle les Brahmanes, l'élite protestante bostonienne descendant des premiers colons anglais – les Cabot Lodge ou les Bradlee, les ennemis ou les amis de JFK quelques décennies plus tard... – que cette montée en puissance politique inquiète, il n'est pas question que les Irlandais accèdent aux plus hauts rangs de la société bostonienne.

Ce «plafond de verre», P.J. le ressent parfaitement. Mais sortir de sa condition est une idée fixe. Son mariage lui fait faire un sacré bon culturel, même s'il ne le sort pas de la communauté irlandaise. En 1887, il épouse Mary Augusta Hickey, fille d'un propriétaire

aisé d'une taverne et sœur d'un lieutenant de police, d'un médecin diplômé de Harvard ainsi que d'un directeur d'une entreprise de pompes funèbres.

Kennedy découvre l'autre monde d'East Boston, cultivé, raffiné et plus riche. Il s'y épanouit pleinement, délaissant les campagnes électorales qu'il n'aime guère pour l'ombre, les coulisses, là où se joue le véritable pouvoir politique. Il est l'un des ceux qui font la pluie et le beau temps de la deuxième circonscription de Boston. Enrichi par ses investissements dans l'industrie charbonnière et dans la banque, P.J. est un notable prospère de Boston lorsqu'il meurt en 1929. En digne héritier, Joseph Kennedy, né en 1888, poursuivra avec un insatiable appétit, cette quête de reconnaissance économique et sociale...

Au premier regard, les Fitzgerald ne sont pas bien différents des Kennedy. Comme eux, à leur arrivée en Amérique, ils s'installent à Boston – non sans avoir un temps et en vain tenté leur chance à une quarantaine de kilomètres de là, à Acton – dans un quartier pauvre irlandais. Un véritable ghetto que le quartier de North End où s'entassaient des familles entières dans de sombres immeubles en bois décatés. Pour Thomas Fitzgerald, les idées sont claires : dans quelques années, il quittera cette vie pour tenter sa chance dans le Midwest, qui, dit-on chez les Irlandais d'alors, ressemble à leur mère patrie. Contrairement à Kennedy, lui veut retourner dans les champs.

Pour l'heure, sa réalité, c'est celle d'un homme qui part chaque matin que Dieu fait vers le quai Lewis à la rencontre des bateaux de pêche rentrés au port. Qui,

ensuite, cherche à vendre le lourd contenu de son panier en osier avant, l'après-midi, de repartir vers le quai où arrivent bientôt de nouveaux bateaux à décharger. Harassant travail quotidien qui permet tout juste de nourrir une famille qui s'agrandit trop vite. Quand il se marie avec Rosanna en 1857, il a déjà 35 ans et six ans plus tard, le voilà à devoir nourrir quatre garçons! Mais à force de travail, en 1863, Thomas réussit à réunir l'argent nécessaire pour partir s'installer avec sa famille dans une ferme du Midwest. Le rêve prend forme... jusqu'à ce que son frère, John Francis, lui propose de s'associer à lui dans son épicerie. La proie est moins séduisante que l'ombre, mais la raison l'emporte: les Fitzgerald abandonnent le rêve d'un retour à la terre et s'installent désormais définitivement à Boston. La famille Fitzgerald est immense – elle compte neuf garçons! – et il faut bien la nourrir. Beaucoup ont une santé très fragile: deux filles sont mort-nées et un fils est mort à deux ans. Thomas y voit une malédiction. À tel point que lorsque Rosanna meurt en 1879, le père a une ambition bien précise pour son quatrième rejeton, John Francis, le plus brillant des fils Fitzgerald: il sera médecin. Il est alors l'objet de toutes les attentions paternelles. Il est envoyé dans la Boston Latin School, là où toutes les grandes familles bostoniennes y inscrivent leurs rejetons, puis au Boston College, l'université jésuite de la ville. Un parcours scolaire en dehors de la communauté irlandaise qui aboutit à Harvard pour y poursuivre des études de médecine en 1884. Mais ce choix est bien davantage celui de son père que le sien.

La mort de Thomas au printemps 1885 libère Fitz